

# DE MIGUEL ANGEL À MIGUELANXO : RÉFLEXIONS SUR L'ITINÉRAIRE DE PRADO, DESSINATEUR ET ILLUSTRATEUR GALICIEN

GUY ABEL

Université Stendhal-Grenoble 3

Etre galicien, c'est sans doute d'abord être né en Galice. C'est aussi, et peut-être encore plus, assumer un certain héritage de façon active. Pour l'homme de littérature, cela signifie revendiquer une filiation dans les lettres et, surtout, écrire en galicien. Mais s'agissant d'un dessinateur-illustrateur, la galicianité ne serait-elle pas plus difficile à repérer du fait que le problème de la langue devient marginal ? Les signes de la galicianité sont sans doute plus ténus, et où prétendre les trouver ? Sont-ils plus dans une thématique, ou bien dans les formes d'une expression dessinée ? Car un style pourrait identifier une école graphique (tout comme on parle ailleurs d'école de Bruxelles), et le reproduire serait alors un signe d'appartenance, une revendication.

Dans le cas présent, on s'efforcera de donner un aperçu de ce que dessine un bédéiste et graphiste galicien. En s'appuyant sur des signes et des traces, on se demandera ce qui permet d'affirmer que l'œuvre de Miguelanxo Prado est représentative d'une galicianité toute contemporaine ; et donc en quoi elle porte des marques de cette appartenance qui la catégorisent en tant que telle.

Pour cela nous procéderons en trois temps : en premier lieu évoquer l'**itinéraire personnel** de cet artiste qui s'est fait connaître d'abord comme auteur de BD, avant de développer une œuvre enracinée dans la

culture locale suite à une sorte de conversion : son œuvre fait de lui une figure qui se détache dans le paysage espagnol de la narration figurative et du graphisme ; ensuite dans une partie intitulée **Dessiner en galicien ou dessiner la Galice en BD**, nous interrogerons son œuvre dessinée, surtout la partie BD, qui manifeste souvent une créativité plus personnelle. Une frontière entre BD et œuvre de commande permettra de nuancer ce panorama, et d'y situer aussi la question de la langue. Puis dans une troisième partie intitulée **Des racines galiciennes au profil personnel**, nous discernerons ce qu'il y a d'original dans cette identité : Miguelanxo propose, en même temps qu'une filiation culturelle, un enrichissement de formes existantes qui témoignent de son apport personnel à une culture galicienne vivante.

#### ITINÉRAIRE PERSONNEL

L'originalité de MP est apparue dans le monde de la BD comme une image en creux, tout d'abord. Au cours de ses débuts, il passe une année à Barcelone, où l'on compte de grandes maisons d'édition de BD. S'il y fait une percée grâce à des récits de science-fiction publiés chez Josep Toutain, il n'est d'aucune de ces chapelles qui vous assure une image stable et vous fait connaître de façon durable. Le qualificatif qui le désigne alors le plus souvent est celui de « franc-tireur », puisqu'il n'appartient ni à la ligne dérivée de l'underground de *El Vibora*, ni à la ligne claire de la revue *Cairo*. Même s'il se fait de solides amitiés parmi ses collègues, il reste vaguement celui qui est d'ailleurs, ce qui se remarque dans le fait que son nom est souvent passé sous silence. Sa notoriété internationale, à travers de nombreux prix, fera beaucoup pour asseoir sa célébrité dans son propre pays.

Sur cette particularité peu banale pour un dessinateur —le déficit d'image, qui tient à la multiplicité des styles qu'il pratique— vient se greffer un autre phénomène qui aurait pu compliquer encore les choses : cet ailleurs qui est indépendance vis à vis de courants dominants de la BD se double désormais d'un ailleurs géographique : Prado modifie son prénom en lui donnant une consonance galicienne : Miguel Angel devient

Miguelanxo en 86<sup>1</sup>. La marque de l'auteur incorpore donc un signe qui rend visible la galicianité. Lorsque l'intéressé, dans une interview, s'explique sur ce changement qui n'a rien d'anodin, il confie que ce n'est pas une profession de foi à proprement parler, mais la simple et sincère reconnaissance d'une appartenance :

No era necesario renunciar a todo un bagaje cultural y a un pasado ni para ser moderno, ni para ser solidario, ni para ser progresista. Desde mi punto de vista, ni siquiera para ser español. Para mí no planteaba ningún problema. (...) Lo de la recuperación de la forma gallega de mi nombre no dejaba de ser un mero símbolo. Simplemente recuperar una señal de identidad, como puede ser restaurar la casa que has heredado de tus abuelos en un pueblo perdido. Ese momento supuso el punto de partida de una implicación mucho mayor por mi parte en todo lo que eran cuestiones de tipo cultural y político<sup>2</sup>.

Il y a tout lieu de penser que son long séjour en Catalogne lui a montré une culture autre, qui possède la vigueur que l'on sait, et que le contact avec cette Espagne autre a joué chez lui comme révélateur d'une vraie différence. Il s'établit par la suite près de La Corogne où il déploie une activité considérable.

Il est également remarquable que les débuts professionnels de Miguelanxo aient commencé par cette émigration de l'intérieur, laquelle est un facteur déclenchant. Or, on sait tous que l'émigration est un phénomène qui frappe de nombreux galiciens. Prado connaîtra à la fin des années 90 quelque chose qui rappelle à nouveau l'émigration, mais il s'agit alors d'exporter son talent vers les USA : il travaille pour les ateliers Spielberg à la conception des personnages d'un dessin animé long-métrage. Ce travail pour les Etats-Unis se faisait d'ailleurs le plus souvent depuis La Corogne via internet. Ceci dit, ce n'est pas à partir de là que se consoliderait son implication dans la vie culturelle de la Galice, à la façon d'un « indiano ». S'il y a assurément mille manières d'être galicien, celle choisie par Miguelanxo est d'occuper une place dans le tissu culturel de sa région. Le rayonnement qu'il y apporte fait de lui

---

<sup>1</sup> C'est dans l'album *Crónicas incongruentes* que l'on voit ce changement : les trois premières histoires sont signées Miguel Angel Prado, après quoi les quatre dernières ont intégré la variante galicienne du prénom.

<sup>2</sup> Interview parue dans la revue BD *U-el hijo de Urich*, n°14, janvier 99, pp. 41-42.

« uno de los coruñeses mundialmente más conocidos » selon la formule du maire de la Corogne<sup>1</sup>.

Etant constamment sollicité pour des collaborations, il est clair que dès lors, beaucoup de ses œuvres graphiques sont liées à des manifestations locales et, partant, sont en prise sur les réalités galiciennes. Outre une dizaine d'albums BD (on y reviendra), on citera sa participation à l'univers cathodique, à travers le héros de dessin animé de *Club Xabarin* : Miguelanxo est l'artisan de personnages emblématiques, d'une popularité et d'un impact qui dépassent le seul champ de la BD, lequel demeure un marché relativement restreint en Espagne. Dans le domaine de la bande dessinée, précisément, la création du festival « *Viñetas desde o Atlántico* » à la Corogne qui sert à assurer depuis 1998 la promotion de jeunes dessinateurs, est une autre de ses activités. Dans le domaine de l'illustration, son talent est largement reconnu. En témoigne le nombre considérable de travaux qu'il a réalisés, et, par conséquent, impossibles à énumérer dans leur totalité. Dans ce chapitre, on choisira juste quelques travaux, d'abord destinés à des ouvrages pour enfants, mais aussi à des romans, puisqu'il a collaboré avec Laura Esquivel, réalisant les séquences iconiques du roman multimedia *La Ley del amor*. Il est l'auteur d'une série de caricatures de personnalités –souvent politiques— sous forme animalière, intitulées *Bestiario*. Après tous ces « peces gordos », il s'est intéressé à des spécimens plus petits, concrètement ceux du grand aquarium de La Corogne, qui lui a commandé une série de planches naturalistes identifiant les différentes espèces qu'on y trouve. Il a adapté le conte de *Pierre et le loup* pour enfants en BD. Il n'est pas indifférent de rappeler aussi que Miguelanxo collabore avec Manuel Rivas dont il a illustré des articles, parmi lesquels la série *Toca Madeira*, réédités dans le volume *Galicia, Galicia*, et publiés initialement dans la presse (*La Voz de Galicia*, le supplément dominical de *El periódico*). Ses travaux ont fortement contribué à l'impact des articles en question, pour preuve, si besoin était, les paroles élogieuses du préfacier de *Galicia, Galicia*, qui parle de « las geniales ilustraciones de Miguelanxo Prado »<sup>2</sup>. Une implication idéologique, avec

---

<sup>1</sup> Phrase tirée de l'introduction au catalogue de l'exposition *Miguelanxo Prado, 1992-2003*, à *La Coruña*.

<sup>2</sup> Préface de Xosé Mato à l'ouvrage de Manuel Rivas *Galicia, Galicia* ; Xosé Mato est traducteur en castillan de cette série d'articles de presse publiés originellement en galicien. Les illustrations ne sont pas reproduites dans l'édition utilisée : Manuel Rivas : *Galicia, Galicia* : Madrid, 2001, col. Punto de lectura, p. 14.

des positions contre le gouvernement de Manuel Aznar, est visible avec sa participation au collectif *Nunca mais* constitué suite à la catastrophe du *Prestige*. On se rend compte qu'avec de telles collaborations, on a affaire à quelqu'un qui a une forte présence en Galice où il a créé des icônes profondément enracinées dans la culture galicienne contemporaine. Ces icônes sont largement présentes dans le domaine de l'animation, des images télévisuelles, des illustrations pour enfants, ou des caricatures accompagnant les billets d'humeur de la presse contre les grands hommes. Cette présence de Miguelanxo s'étend donc sur un large spectre. Le chemin parcouru par le franc-tireur depuis l'époque barcelonaise est impressionnant. Ce chemin s'est tracé et enrichi d'une coloration idéologique dès le moment où il a assumé l'identité galicienne, en s'éloignant parfois de la BD, mais sans l'abandonner jamais : il a eu soin de la promouvoir en Galice, de façon à éviter peut-être aux futurs artistes de la BD cette émigration que lui-même a connue.

#### DESSINER EN GALICIEN OU DESSINER LA GALICE EN BD ?

Au terme de cette évocation d'un parcours, il est indispensable de revenir à la question de l'identité galicienne. Il serait oiseux de postuler qu'il existe des traits particuliers galiciens, universellement repérables, à la façon de traits psychologiques. Il ne s'agira donc pas de chercher à transformer notre auteur en un parangon, qui ferait de Miguelanxo le galicien par excellence. Si la perception des galiciens par ceux qui ne le sont pas passe à travers quelques clichés attachés aux natifs de cette région, (il en va de même pour tout ce qui est perçu comme étranger) ces clichés disent de manière lapidaire une réalité infiniment contrastée. L'homme galicien, ce serait une variante de paysan matois, passé maître dans l'art de temporiser, vu depuis la France comme le normand de la péninsule ibérique, doté de la placidité des nations adossées à l'océan, dépositaire de superstitions persistantes ayant pour cause les dangers de la mer que l'on cherche à conjurer. De tels clichés qui viennent à l'esprit disent sans doute une part de vrai, ce qui n'empêche pas qu'à l'intérieur de tout particularisme existent variété et universalité. Au fond, ce qui est de là-bas est aussi d'ailleurs, et c'est juste la manière qui sans doute prime sur la matière, sur le contenu.

Nous ferons quelques remarques touchant aux formes dessinées et aux contenus iconiques, de même qu'à une tonalité, qui plus que la thématique, le rattache à une culture de sa région. Nous nous demanderons aussi s'il est possible de repérer cela dès les premières œuvres de BD, qui ne répondaient pas à une commande.

D'abord, la question du style graphique : peut-on faire des rapprochements entre Miguelanxo et d'autres auteurs de bande dessinée de façon à le remettre en perspective dans ce domaine de création ? S'il existe des styles en BD et une école valencienne, par exemple, avec un style dominant, on ne connaît rien de semblable avec la Galice. Pour s'en faire une idée, on comparera Miguelanxo avec d'autres graphistes confirmés de cette partie de l'Espagne. Francesc Capdevila, par exemple, connu sous le pseudonyme de Max, originaire des Baléares, qui développe lui aussi une carrière d'illustrateur avec des œuvres graphiques liées à l'underground barcelonais. On retrouve chez lui quelque chose d'Ever Meulen, le graphiste belge dont il admire le style et le trait, selon ses propres dires. Ou bien le valencien Daniel Torres, qui pratique une ligne claire qu'il a faite un peu plus anguleuse que le modèle. En revanche, on ne retrouve pas dans ce que fait Prado une filiation nette, et la dimension graphologique inséparable de l'œuvre dessinée, puisqu'elle identifie son auteur, ne montre pas dans son cas l'influence particulière de tel ou tel maître, comme si en vrai franc-tireur, il s'était forgé un style tout à fait personnel au fil du temps, et dans lequel il est difficile de déceler une influence prépondérante. Il a un trait élégant qui rappelle parfois ce que fait le madrilène Federico del Barrio ; mais il semble, là encore, quelqu'un d'ailleurs. Il serait intéressant de voir si le festival de La Corogne lui a permis de faire de cet ailleurs une école, et si, les années passant, on voit s'esquisser un courant qui identifierait visuellement une BD galicienne. Car cela n'a pas existé par le passé : le seul compatriote galicien de Miguelanxo, Das Pastoras, n'a en commun avec lui que le fait d'être également natif de La Corogne mais assurément pas un quelconque cousinage graphique. C'est de loin l'individualité qui prime.

Il est commode de diviser les récits BD de Miguelanxo en science fiction, chroniques contemporaines, récits à énigmes. Peut-on y trouver des référents visuels qui accrochent la Galice ?

Ce qui a sans doute beaucoup contribué à sa célébrité, ce sont ses chroniques, brefs récits humoristiques en couleur, et publiées sous les titres de *Crónicas incongruentes*, et de *Quotidiania delirante*. C'est d'abord leur côté universel, c'est l'allure impersonnelle des cités qui servent de cadre à ces brèves histoires qui ont fait leur succès dans de nombreux pays. Elles pourraient se dérouler partout, étant de nulle part. La ville est le lieu le plus insituable qui soit, une sorte d'abstraction planétaire. D'autre part, les fictions futuristes qui constituent les deux premiers ouvrages de MP, *Fragmentos de la enciclopedia delfica* et *Stratos* sont à contenu philosophique et socio-politique. Autant dire qu'on n'est pas dans un domaine qui rappelle la région d'origine de leur auteur. Jesús Cuadrado, au début des années 90, a exprimé ainsi ce que lui inspirait l'œuvre de ce galicien inclassable :

En otros papelotes, ya hemos hablado de su huida, la de Prado, el escape del tópico pedestre y la mal asumida antropología; ya saben, nada de bosques, ni meigas, ni arroyos embrujados. Frialdad cerebral en la profesionalidad y suelta, sin arribismos ni herencias, de su poética solitaria.<sup>1</sup>

A le croire sur parole, il n'y a rien dans cette œuvre déjà amorcée qui puisse rappeler la Galice, pas le moindre signe d'un « costumbrismo ». Cette affirmation de 1992 (donc, après le changement du prénom), même si elle reste globalement exacte, pourrait être un peu nuancée aujourd'hui, et pas seulement à cause de ses collaborations locales. Certes, il est rare qu'on ait affaire en BD, chez Miguelanxo, à une thématique régionale, clairement identifiée. Cela peut toutefois arriver dans quelques occasions à l'intérieur des chroniques. On trouve l'histoire d'une famille égarée sur le chemin de St Jacques ; une savoureuse histoire de Tunos, tous des étudiants atardés et un peu minables, qui jouent pour les touristes sur la *Praza do Obradoiro* ; on trouve aussi un autre motif : la mise en parallèle des dispositions européennes et de superstitions à travers un fonctionnaire européen qui vient réglementer la magie noire des *meigas*. Mais il s'agit là, répétons-le, de cas rares (trois histoires brèves seulement), où la BD met en images des figures de la Galice, ou encore traditionnelles.

---

<sup>1</sup> Citation tirée du catalogue de l'exposition *Miguelanxo Prado 1992*, publié par la Municipalité de La Corogne, dans laquelle J. Cuadrado écrit une longue introduction. La citation se trouve à la page 13.

Si on examine les nombreux personnages des fictions futuristes et des chroniques, les conclusions sont identiques. Lorsqu'ils ont un nom ou prénom, ils ne dénotent qu'exceptionnellement la sphère galaico-portugaise. Ceci est moins vrai avec les récits à énigme, et on y reviendra.

Les ambiances, par contre, pourraient un peu plus souvent évoquer le cadre naturel de la Galice. Il pleut fréquemment dans les histoires de MP, et le ciel est gris plombé. On retrouve aussi cette représentation de jours de pluie dans une série de cartes postales dont l'une a un nom évocateur : « *Días de estaño* ». Ces ciels de pluie peuvent prendre des couleurs expressionnistes parfois, mais la pluie et une certaine grisaille n'évoquent assurément pas ni le monde méditerranéen, ni l'insouciance estivale sous les palmiers. Les illustrations de cartes postales ont des traits comparables à ceux des récits BD. En gros, on ne retrouve pas les habituels clichés de l'Espagne dans ces histoires, et on est loin d'une exubérance du sud. Ciels galiciens, villes de nulle part. Ceci garantit une certaine abstraction des lieux que l'on peut s'approprier facilement si l'on n'est pas du sud. Pour nous Français, cela donne aux chroniques une impression de familiarité qu'apporte aussi leur thématique actuelle.

Dans le même registre, on note aussi que ces chroniques humoristiques à dominante urbaine deviennent à l'occasion campagnardes. Le cadre qui apparaît est alors celui d'une Espagne du nord, où les animaux en champs sont des vaches, cette bête si répandue dans les campagnes en Galice, comme nous le dit avec humour Manuel Rivas. Et si les villes sont peu situables sous le crayon de Miguelanxo, ses campagnes seraient plutôt galiciennes.

On peut en dire autant du bestiaire que l'on trouve dans ses BD : il est frappant qu'il soit tourné vers les animaux de la mer. C'est visible dès son premier ouvrage, *Fragmentos de la Enciclopedia délfica*, où les dauphins sont les héritiers ultimes de l'espèce humaine qui disparaît au point que ces êtres se demandent si l'homme a existé, et s'il ne serait pas un pur mythe. L'imagé porte ici les traces d'un imaginaire qui puise dans le monde maritime, et l'océan.

Cela n'empêche pas qu'il y a plus d'universalisme que de particularisme dans ces histoires qui ne se destinent pas *a priori* à un lectorat local. Elles en ont conquis d'autres, au-delà des frontières.

Miguelanxo ne dessine pas la Galice dans ses BD. Le lecteur arrive à la deviner parfois en filigrane à l'arrière plan des histoires. Mais sa présence reste diffuse. Et cela même si on a l'impression que, le temps passant, ce qui est local entre un peu plus qu'avant dans les dessins. Y a-t-il influence de l'engagement galicien sur les créations plus personnelles ? Par exemple, après être resté un temps sans faire de BD, Miguelanxo vient de publier *La Mansión de los Pampín*, histoire d'une famille galicienne qui hérite d'une maison à la campagne et qui va de déconvenue en déception. Une histoire d'héritage immobilier parue d'abord en Galicien, et qui a partie liée au collège d'architectes de Galice. Il va de soi que l'édition en castillan de *Norma Editorial* était indispensable à sa diffusion et à son entrée en compétition avec d'autres œuvres au festival de la BD de Barcelone cette année. De quoi rappeler la question de la langue galicienne : on se souvient qu'elle s'est affichée dans l'orthographe du prénom. Mais on n'est pas dans le monde de la littérature, avec son espace propre qui est d'abord celui de la langue : la BD est un médium à dominante iconique, le verbal n'en est que le complément. La diffusion de la BD est restreinte et si on veut y prétendre, on se sert de la langue majoritaire, faute de quoi on fractionne encore la portée de ce qui se destinait déjà à une minorité. Miguelanxo a essayé, avec Agustín Fernández Paz, de créer une revue hybride (poésie, littérature, BD) toute en galicien pouvant proposer à l'enseignement secondaire des textes de valeur en même temps que des icônes. La publication de cette revue intitulée *Elipse* n'a pas duré au-delà d'un ou deux numéros. A ma connaissance, à part *La Mansión...* déjà signalée, MP n'a à son actif qu'un album tout en galicien, *Páxinas Crepusculares*, publié sous l'égide de la Diputación de la Coruña. Le galicien, on le voit, n'est pas une sorte de patrie dans laquelle on s'enferme. Certes, les lois du commerce y veillent mais on aurait tort de ne voir que cet aspect. Le galicien semble aussi une langue peu parlée des citadins. Il ne l'était pas dans la famille de Miguelanxo, lequel n'en avait qu'une connaissance partielle de par sa branche familiale maternelle, d'origine villageoise.

Au terme de ce parcours, on constate que la représentation d'une typicité galicienne et de la Galice est marginale en BD. Elle est très peu présente dans la sphère iconique, où on la repère surtout par réfraction, de manière très allusive et peut-être inconsciente ; cette sphère n'est pas non plus décelable dans un militantisme linguistique jusqu'au-boutiste. Ce qui suggère que la spécificité galicienne est à chercher ailleurs dans cette œuvre.

## DES RACINES GALICIENNES AU PROFIL PERSONNEL

On constate que les racines galiciennes de MP ne se confondent jamais avec un provincialisme étroit, elles sont juste un point d'ancrage de certaines convictions et le point de départ d'un travail personnel. Sans doute est-ce un défaut de l'étranger que de guetter un pittoresque ou une couleur locale chez celui qui manie pinceaux plumes et crayons. Faut-il pour autant croire que sa galicianité se manifeste sous le signe de la distance, comme le dit aussi J. Cuadrado ? Bien sûr, Miguelanxo est d'ici et d'ailleurs, ici et ailleurs.

Il semble animé de l'idée que ce qui était périphérique puisse devenir un foyer actif de créativité, et s'y applique. Avec une versatilité qui est la rançon du talent. Rien de plus normal qu'un travail aussi considérable ait été reconnu puis valorisé par sa région. Mais il est de là et il est d'ailleurs, en même temps. On peut voir, sous cette versatilité, sa liberté d'artiste jusque dans son engagement culturel personnel. Même s'il prend position quand l'occasion l'y pousse, l'artiste n'est ni un porte-flambeau du militantisme politique, ni un idéologue.

Par ailleurs, le côté galicien de MP se manifeste de façon plus souterraine. D'abord, avec des créations qui s'insèrent dans une tradition d'auteurs de la région. Ensuite avec un renouvellement de certaines formes existantes qui s'enrichissent d'ingrédients nouveaux.

L'humour, souvent noir, des chroniques, peut avoir un lien de parenté avec certains humoristes de la région, et les préfaciers de MP ont parlé plus d'une fois d'« esperpento » en voyant sa façon de caricaturer les défauts de nos contemporains. On remarque aussi, dans deux de ses ouvrages BD, que j'appellerai des « récits à énigmes » (*Trazo de tiza* et *Manuel Montano*), un intérêt marqué pour le problème de la communication entre individus. *TT* se déroule dans une île au milieu de l'océan, où des gens se rencontrent par hasard et où tout échoue soit par impossibilité d'assumer des sentiments, soit par un quiproquo dû à la lenteur ou à un retard de transmission. Dans *TT*, le cadre géographique que représente l'île au milieu de l'océan n'est pas une représentation régionale, il importe même qu'elle ne soit pas située. Il en va de même du

lieu où se déroulent les aventures de Manuel Montano, le détective de *El Manantial de la noche*, conçues en collaboration avec Fernando Luna, lui aussi galicien. Le lieu des aventures de ce Bogart éduqué « en Lisboa, al calor de la faquiña y el fado »<sup>1</sup> est une ville portuaire non précisée. Leur titre donne la tonalité poétique de l'ensemble, qui se déroule la nuit, dans le milieu des petits délinquants et trafiquants, dans les lieux de cette ville où une catégorie de la population est du quart monde. La tonalité et le décor sont donnés en quelques mots dans l'histoire *Conversaciones* : « Era aquél un barrio tan miserable que hasta la luna se negaba a trabajar sin guantes ».

Dans sa recherche du « *manantial de la noche* », le détective arpente un monde où la violence est évitée, un monde étonnamment chaleureux dans lequel l'amitié et les rencontres fortuites, parfois sentimentales, prennent le pas sur l'enquête. Cet album est baigné d'une poésie liée à la ville et à la nuit, qui tranche sur tout ce qui s'est fait à cette époque en BD. Les histoires s'accompagnent souvent de récitatifs à tonalité poétique essayant de dire la ville. Pour exemple, un passage qui conclut l'histoire intitulée *La Noche* : « La ciudad es un huerto de eterna primavera. Imaginate cuando crezcan todos los sueños esparcidos en semillas. Ese día a mí dejadme simplemente una silla delante de la ventana ».

Il y a dans ce monde de Montano un souffle poétique qui puise aux traditions galiciennes, au merveilleux galicien, ce que signale Antonio Altarriba dans des pages consacrées à ce récit<sup>2</sup>. Cette histoire n'est pas sans évoquer l'idée de cette ville jardin dont parle Manuel Rivas<sup>3</sup>. Par ailleurs, Miguelanxo s'est confié sur ce Montano, héros d'une émission radio à l'origine, qu'il a eu l'idée de dessiner par réaction, à l'époque, aux nuits turbulentes de la movida, à leur agitation. A cette nuit madrilène bruyante, appartenant à une époque qui s'est traduite graphiquement par les expérimentations de la revue *Madriz*, il a opposé un univers apaisé et intimiste, hérité d'une culture galicienne, dont ce personnage de Montano dans sa quête chimérique du « *manantial...* » est l'incarnation.

---

<sup>1</sup> Miguelanxo Prado, Fernando Luna : *Manuel Montano, El Manantial de la noche*, Barcelone : Norma editorial, 1989. La citation, tirée de la première histoire, se trouve au bas de la planche 1. Il n'y a pas dans cet album de pagination d'ensemble.

<sup>2</sup> Antonio Altarriba, *La España del tebeo, la historieta española de 1940 a 2000*, Madrid : Espasa-Calpe, 2001, pp. 429-435.

<sup>3</sup> Manuel Rivas, Galicia, Galicia, Santillana Ediciones Generales, col. Punto de lectura, 2001, p. 263.

Par ailleurs, et pour en revenir à la question déjà évoquée de la communication, ces deux récits à énigme illustrent deux positions diamétralement opposées : impossibilité à communiquer d'un côté ; de l'autre, environnement humain chaleureux où l'on se parle et où l'aventure des relations humaines au sens large est envisageable. Préoccupations qui sont peut-être celles de quelqu'un qui a conscience d'être né dans une région périphérique et qui, plus qu'un autre, a pris la mesure d'un décalage dans les parlers et de la difficulté des contacts que cela implique. On peut voir dans cette problématique une allusion à la distance des langues. Il est frappant de constater que cela va de pair avec la composante intimiste du *Manantial de la noche* qui se met à rêver d'un lieu où l'amitié coule de source.

Cette problématique de la communication ouvre d'ailleurs sur l'autre particularité de l'œuvre de Miguelanxo qui est de mêler des univers variés. Il est venu tard au médium BD, puisqu'il a été peintre avant de dessiner des BD. Il s'intéresse à la littérature qui à l'occasion lui inspire certaines de ses œuvres et il apporte également beaucoup de soin à ses textes. Dans sa trajectoire d'artiste, et dans sa pratique de la création, il y a aussi quelque chose de la migration, pas seulement par la diversité de ses domaines, mais aussi par le fait qu'il essaye de combiner et d'agglomérer des horizons épars. Ainsi, *Trazo de tiza* est une œuvre de type pictural, réalisée en couleurs directes, et inspirée par une nouvelle de Tabucchi. Il y fait confluencer certaines valeurs esthétiques de la peinture et un fond littéraire (non galicien) qui donne une résonance à l'œuvre. Et il affirme bien que lorsqu'il les dessine, il souhaite atteindre un public qui n'est pas exclusivement le lectorat de BD standard. C'est sans doute pourquoi il tente des amalgames qui empruntent ailleurs et qui lancent des passerelles entre différents domaines. Comme l'écrit Carlos Portela, l'un de ses nombreux préfateurs, Miguelanxo est « un autor de autores ».

En conclusion, l'un des mérites de Miguelanxo est d'être pleinement artiste et galicien, sans que l'une de ces composantes ne pèse sur l'autre à son détriment. C'est peut-être cela, le tour de force qu'il réalise : galicien par son ancrage dans sa région, par la visibilité de son engagement local et sa présence multipliée qui apportent dans le monde iconique, des représentations, des icônes dans lesquelles ses contemporains se retrouvent un peu, retrouvent une parcelle de leur réalité. C'est ce qui fait

qu'en Galice, on apprécie tellement son œuvre où l'on voit les fruits d'un travail rigoureux et inlassable.

Artiste aussi, c'est-à-dire un créateur qui a sa liberté intacte, jamais enfermée dans un provincialisme étroit. La BD est sans doute ce par quoi il atteint un public plus large, et il y invente des formules originales, dans lesquelles on retrouve la trace de ses racines galiciennes. Cette partie de son œuvre est bien ce qu'il a de plus universel, mais pour peu qu'on y regarde de près, on y verra quelques éléments qui renvoient à un imaginaire imagé produit de sa région d'origine, des réalités qui ont imprégné de façon durable son monde intérieur, ses souvenirs. C'est aussi cette ambiguïté qui fait la personnalité de l'œuvre de Miguelanxo. Même en dehors des commandes locales, on perçoit un lien ténu avec la Galice, un fond, une tonalité personnelle qui convoquent cet ailleurs et assignent au franc-tireur une place sur sa terre adossée à l'océan. Et sa problématique répétée de la communication est sa façon à lui, biaisée, de sous-entendre la question de la langue.

On se demande néanmoins si les travaux récents qui ont contribué à l'enraciner dans sa région ne le coupent pas un peu du reste de l'Espagne. Prado est très connu en Galice, mais à un moment se pose la question de la périphérie, dont la visibilité est problématique pour le centre. Par ailleurs, on ne peut masquer les difficultés du medium : il est difficile de vivre de la BD, l'investissement en travail y est médiocrement rentable, et la versatilité déjà signalée est parfois nécessité ; si on est talentueux, elle peut devenir une vitrine.

Alors, de quelle façon Miguelanxo est-il galicien ? En étant toujours un peu d'ailleurs. Jesus Cuadrado peut être rassuré, lui qui craignait en 1992 « que en Europa, en cualquier momento, van y nos lo afrancesan »<sup>1</sup>. Miguelanxo crée une œuvre qui s'enracine et qui migre tout à la fois, et c'est en cela qu'il est de Galice.

---

<sup>1</sup> Citation tirée du catalogue de l'exposition *Miguelanxo Prado 1992*, publié par la Municipalité de La Corogne, p. 13.

